

Le 23 novembre 1423, Antibes signale la présence, non loin du port, de plusieurs navires aragonais, et Grasse envoie aussitôt des hommes pour surveiller la côte entre Antibes et Cannes. Grasse est alors la ville la plus peuplée et la plus riche de la région ; éloignée de la mer, elle se sent indirectement menacée et solidaire de ses voisines.

Les galères ont continuées leur route, mais le lendemain, une nouvelle stupéfiante se répand : celle de la prise de Marseille.

Pourtant, le grand port avait de fortes murailles, une entrée étroite, barrée par une chaîne et défendue par un gros navire de garde ; deux tours où des soldats tenaient garnison. Mais l'attaque a été extrêmement violente ; les tours sont tombées aux mains de l'ennemi, l'une après l'autre, le vaisseau de garde à été incendié.

Pendant deux heures, on se bat sur les quais, où les maisons flambent. D'après quelques récits du temps, les hommes d'Alphonse V auraient même utilisé le canon ; invention toute récente. Seuls les moines de l'abbaye de Saint-Victor ont résisté à tous les assauts ; ils réussirent à envoyer un émissaire demander du secours à Aix, tandis que, durant trois jours, Marseille est pillée et incendiée, ses femmes violées, des centaines d'hommes égorgés.

Le Conseil royal d'Aix s'émeut : s'agissait-il d'un plan général d'invasion de la Provence ? Cent cinquante soldats et trois cents arbalétriers sont envoyés sur la côte ; ils semblent bien être arrivés quand tout est fini.

Pendant ce temps, de Toulon à Cannes, des conseillers de guerre sont chargés de prendre les mesures de sécurité. On ferme les portes des villes, on vérifie les meurtrières des remparts, on place des sentinelles. Des milices sont formées partout. Quinze hommes de secours sont envoyés de Grasse à Antibes, sous le commandement de Jean de Grimaldi, « savant capitaine », car les Aragonais, qui ont finalement quitté Marseille, semblent se diriger vers le petit port.

Ils resteront en vue quelques jours, mais, peut-être avertis des préparatifs faits pour les recevoir, ils n'attaquent pas et finissent par disparaître.

Cependant, tout danger n'est pas écarté. Le 20 décembre, viguiers et conseillers de guerre passent en revue les armes des habitants et décident de consolider les murailles.

Pour cela, à Grasse, chaque chef de famille doit donner deux poutres « d'au moins six paumes de long et une de large, et sous peine de cinq sols d'amende s'il n'obéit pas. »

La ville s'inquiète de manquer d'armes. Après des débats orageux – car tous ces frais vont être supportés par la population : le clavaire* reçoit beaucoup, mais ne donne rien !

On finit par envoyer deux conseillers à Gênes, avec la mission d'acheter là-bas de « bonnes armes neuves » et en leur confiant deux cents florins.

Pendant les années suivantes, les alertes vont se multiplier ; en 1431, Marseille, est de nouveau attaquée, mais elle a relevé ses murailles et acheté – elle aussi – un canon. Elle repousse victorieusement les Aragonais.

1434, Louis III, roi titulaire de Naples, comte de Provence et duc d'Anjou, meurt sans laisser d'enfants. C'est son frère René qui hérite de ses biens, mais il est pour l'instant, prisonnier du duc de Bourgogne, auquel il disputait la Lorraine et c'est donc son épouse, Isabelle qui gouverne en son absence.

C'est beaucoup pour une frêle créature, mais une chance imprévue vint lui faciliter la tâche : Alphonse d'Aragon est capturé par les Génois. Malheureusement, Philippe-Marie Visconti, seigneur de Gênes, libère son prisonnier deux mois plus tard. Révoltés, les Génois s'allient à Isabelle.

*Est celui qui avait la garde des clefs de la Ville

De nouveau, les navires du roi d'Aragon menacent les côtes. Le 28 août 1436, la reine Isabelle adresse un appel désespéré à ses conseillers d'Aix, c'est le sieur de Saint-Vallier qui est choisi. Avec ses gentilshommes provençaux, il va repousser les assauts de l'ennemi, pendant que le roi René, enfin libéré, rejoint son épouse à la fin de l'année.

Peu après, les Aragonais surgissent devant Nice, Hyères et Villefranche. A chaque instant, les feux de détresse brillent sur le rivage. Antibes affolée, ne cesse d'appeler au secours.

Son évêque, Pons de Grasse-Cabris, aurait, abandonné ses ouailles en danger et les Antibois l'auraient renié.

Par la suite, rapprochant le mot *negaverunt* du provençal *negat*, qui signifie noyer, on affirmera qu'ils ont jeté leur pasteur à la mer et, pendant des années, les Grassois, scandalisés, les appelleront des « noyeurs d'évêques. »